

Dominique Autier-Dérian

Animaux de compagnie



Petits récits et dernières
découvertes pour
éclairer nos relations

éditions
Quæ

Dominique Autier-Dérian

Préface de Jeanne-Marie Bonnet-Garin

Animaux de compagnie

Petits récits et dernières découvertes
pour éclairer nos relations

Éditions Quæ

Aussi aux Éditions Quæ

Droit et animal. Pour un droit des relations avec les humains

Isabelle Doussan, 2024, 88 p.

Vivre en castor

Rémi Luglia, 2024, 160 p.

L'intelligence des chevaux au travail

Jocelyne Porcher, Sophie Barreau, Vanina Deneux-Le Bath,
María Fernanda de Torres Álvarez, Charlène Dray et Chloé Mulier, 2023, 120 p.

Vivre parmi les animaux, mieux les comprendre

Pierre Le Neindre, Bertrand L. Deputte, 2020, 186 p.

Penser comme un rat

Vinciane Despret, 2016, 96 p.

Pour citer cet ouvrage :

Autier-Dérian D., 2024. *Animaux de compagnie. Petits récits et dernières découvertes pour éclairer nos relations*. Versailles, éditions Quæ, 152 p.

© Éditions Quæ

RD 10

78026 Versailles Cedex, France

www.quae.com

© Éditions Quæ, 2024

ISBN papier : 978-2-7592-3968-9

ISBN pdf : 978-2-7592-3969-6

ISBN ePub : 978-2-7592-3970-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique, et est sanctionné pénalement. Toute reproduction, même partielle, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, Paris 6^e.

*Ce livre est dédié à mes amours d'enfants, Tom, Martin, Pierre et Marie,
et à Georges Tramier, dit Jojo des Bois, éternel gardien des forêts.
Nécessairement aussi à Irène Joukoff,
merveilleuse et inspirante babouchka.*

Préface

Nous ne pouvons renier l'évolution darwinienne, qui montre que l'animal nous a précédés et a permis à l'homme, dernier-né de sa lignée, de survivre.

Serions-nous capables de vivre dans un monde sans bêtes ? Certes non ! Et pourtant nous nous donnons les moyens de leur extinction, sans imaginer demain, ayant en tête un futur très proche, à l'échelle de notre courte vie, sans penser aux générations futures et à ce qu'elles vont perdre en s'éloignant du vivant nageant, rampant, volant, sautant ou galopant.

Pensons-nous assez à cet animal qui nous côtoie de près ou de loin, qui dort sur notre lit ou gît dans notre assiette ? À son bien-être et à ce qu'il nous apporte ? Qui mieux que l'autrice, vétérinaire spécialisée en comportement animal, pourrait évoquer la relation homme-animal en s'appuyant sur ses connaissances et compétences, acquises au fil de nombreuses années de prise en charge d'animaux de compagnie, de loisir, de rente, utilisés à des fins scientifiques, ou d'animaux sauvages. Sa formation et son expérience en éthologie lui permettent de répondre aux questions liées à l'éthique, au comportement et au bien-être animal, et de jeter un regard professionnel, mais toujours indulgent, bienveillant, parfois amusé, sur notre relation à l'animal, ses bienfaits mais aussi ses dérives.

Les associations et la collaboration (parfois forcée) entre l'homme et l'animal sont nombreuses, dans le travail, dans les loisirs, dans l'assistance, dans l'alimentation (on peut imaginer que l'animal s'en passerait) et dans les sciences médicales, qui ont fait dire au docteur Charles Mérieux qu'il n'y avait pas de frontières entre les deux médecines, humaine et vétérinaire, les enjeux de santé étant interdépendants. Mais au-delà des interactions au nom de la recherche dont le bénéfice est humain mais le sacrifice animal indispensable, à modérer toutefois, il est aussi des liens de cœur qui unissent l'homme et la bête, des liens aux bénéfices réciproques, non pécuniaires, sans contrainte et sans souffrance.

L'union de l'homme et de l'animal est un tel exemple d'attachement et de coopération que même la bande dessinée, le dessin animé et les films s'en sont emparés, si l'on en croit la célébrité d'Astérix et Idéfix, de Lucky Luke et Jolly Jumper, de Belle et Sébastien, de Tintin et Milou, pour ne citer que ces quelques couples célèbres et touchants d'un monde virtuel, évoluant sur l'écran ou le papier dans un respect mutuel.

Ma grand-mère disait « Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les gens », mais il serait préférable de dire « Qui aime les bêtes aime les gens » tant les animaux sont capables de nous octroyer de l'humanité, nous apprennent le respect de l'altérité. Encore faut-il les comprendre !

C'est un bien beau livre que nous offre la docteure Dominique Autier-Dérian, tellement humain et tellement animal qu'il nous réconcilie avec notre espèce à l'heure où nous doutons de notre prochain. À placer entre toutes les mains de celles et ceux qui s'émeuvent d'échanger une poignée de pattes avec un chien ou un chat, et aux autres qui découvriront ici le bonheur de la relation homme-bête et finiront par se faire apprivoiser par un animal de compagnie.

*Docteure Jeanne-Marie Bonnet-Garin
Professeure émérite de physiologie, pharmacologie et
thérapeutique à VetAgro Sup - Campus vétérinaire*

Avant-propos

J'aime observer. Les animaux, les gens, les animaux avec les gens, les gens avec les animaux.

Je cherche à comprendre pourquoi certains individus, animaux ou humains, communiquent avec aisance et pourquoi d'autres ne sont qu'agressivité. J'étudie les relations entre animaux et humains et, au besoin, je cherche à rétablir leur équilibre. C'est mon métier, c'est une passion.

Je soigne les animaux qui vont mal et, la plupart du temps, soigner les animaux soigne aussi les humains.

Ce livre est un concentré de mon travail au quotidien et de tout ce qui m'inspire pour progresser. J'espère qu'il vous plaira.

Dominique Autier-Dérian

Un glossaire en fin d'ouvrage précise certains termes scientifiques utilisés dans ce livre. Ils sont signalés par un astérisque*.

Sommaire

Préface	4
Avant-propos	6
1. Animal de compagnie	9
Animal de bonne compagnie... ou pas	10
Une compagnie à périmètre variable	13
Des membres à part entière des familles humaines	14
La preuve par les arts	17
Une bonne compagnie... pour qui ?	19
Tobby or not Tobby	21
2. La longue histoire des relations des humains avec leurs animaux de compagnie	24
Quelques éléments historiques	25
Les chiens ne font pas des chats	30
Le modelage des races	33
Le jeu du « qui est-ce ? »	35
Pour les chiens « sans-papiers », délit de faciès vaut sanction	37
La nuit, tous les chats sont gris	41
Les dérives de la sélection artificielle	42
3. Le lien animal-humain	45
L'attachement, une notion essentielle	45
La figure d'attachement comme fondement du lien animal-humain	47
Les mécanismes biologiques du lien entre un animal et un humain	49
Les chiens nous comprennent, mais nous pas toujours	50
4. Le lien social	55
La relation humain-animal de compagnie est-elle sociale ?	57
Compagnons de solitude	58
Si les chiens avaient la parole...	61
Les animaux comme indices de qualité de vie	62
5. Des émotions en partage	66
Décrypter les émotions des animaux	66
Chiens et chats, maîtres dans l'art de décoder les expressions faciales	68
Ce que révèle l'analyse des cerveaux	69

Cognition et émotions font bon ménage	71
La contagion émotionnelle	72
6. La rupture du lien	77
Les conséquences d'une rupture	77
La mort de l'animal	79
Donner la mort à un animal	80
Savoir accepter de couper le lien	84
Les conséquences d'un lien impossible	85
Recréer le lien	86
7. Le lien déviant	88
Aimer les animaux, oui mais...	88
La « zoophilie », désormais « zoocriminalité »	91
L'avis des psychiatres	92
De la rumeur à la réalité	93
Réalités et fantasmes	94
Les maltraitances en médecine vétérinaire	97
8. Le lien utilisé en médiation animale	103
À trois, c'est plus facile qu'à deux	103
Le cheval pour retrouver l'équilibre	107
Le choix de l'animal	109
Un effet anxiolytique et antalgique	110
Les animaux de compagnie en dernier recours	113
Des preuves effectives pourtant controversées	115
Thérapie assistée par l'animal et bien-être animal	117
9. Sauver des vies	120
La médaille au mérite	120
Un labo à quatre pattes	125
Crotte alors !	128
Conclusion	132
Glossaire	134
Sites utiles	138
Notes	139
Remerciements	152

1

ANIMAL DE COMPAGNIE

Tout le monde pense qu'il a le meilleur chien.
Et tout le monde a raison.

Inspiré de W.R. Pursche, *The Canine Commandments*, 2004.

Ces phrases résument en quelques mots l'objet du présent livre : pourquoi notre animal de compagnie est-il si important pour nous ?

À l'article L. 214-6, le Code rural et de la pêche maritime (CRPM) définit réglementairement ce qu'est un animal de compagnie : « Tout animal détenu ou destiné à être détenu par l'homme pour son agrément. » Le site Service-public¹ précise que « ce n'est pas nécessairement un animal domestique*, ni même nécessairement un animal apprivoisé* ». Hier, il s'agissait des chiens, des chats, mais aujourd'hui, dans la salle d'attente des vétérinaires, de nombreuses autres espèces se côtoient, lapins, rongeurs, reptiles, furets, poules, animaux domestiques ou non, apportant quelques frustrations aux uns et stress* aux autres, puisque prédateurs et proies se croisent, en laisse ou en cage, défiant mutuellement leurs comportements naturels ancestraux. Même si les cliniques vétérinaires se sont organisées pour cloisonner au mieux l'accueil des uns et des autres dans une démarche favorisant le bien-être animal*, les odeurs et les vocalisations passent les barrières physiques, en créant un écosystème temporaire et unique pour tous ces animaux formant la compagnie de l'espèce *Homo sapiens*.

Animal de bonne compagnie... ou pas

Dans l'univers superlatif des concours cynophiles, et bien loin des tendances inclusives actuelles, il existe le concours international du chien le plus laid, fondé sur des critères de qualification apparemment très stricts. Qu'est-ce que la laideur chez un animal de compagnie ? Une difformité ? Être différent des standards habituels de beauté canine est-il en soi une caractéristique digne d'être mise en valeur ? Un animal de compagnie est ce que *nous sommes*, ce qui nous représente, ce que nous voulons montrer de nous, et surtout, surtout... ce qui est bien différent des autres. Il est notre prolongement.

Un animal de compagnie appartient généralement à une espèce domestique, dont la liste est définie par arrêté ministériel². Mais l'engouement pour les espèces exotiques est tel que certains pays européens, comme la Belgique, les Pays-Bas ou la France, soucieux des risques sanitaires et écologiques pour les propriétaires et pour les animaux, ont établi des listes d'animaux autorisés à être acquis par des détenteurs non professionnels. En France, cette liste, dite « positive », a été rendue obligatoire par la promulgation de la loi contre la maltraitance animale du 31 novembre 2021³. En conséquence, parmi les animaux d'espèces non domestiques*, seuls les animaux relevant d'espèces figurant sur cette liste peuvent être détenus comme animaux de compagnie.

Quoi qu'il en soit, sans autorisation préalable, vous ne pourrez pas héberger chez vous un lynx, pas plus qu'un saïmiri, un fennec ou tout autre animal de la faune sauvage. Ce serait d'ailleurs une très mauvaise idée, à moins que vous ne souhaitiez faire la une des journaux pour avoir contracté une zoonose*. Les dernières crises sanitaires mondiales en sont de parfaites illustrations. Les barrières d'espèces peuvent dans certains cas être franchies s'il existe une grande promiscuité entre un animal et un humain. Certaines affections dermatologiques, digestives, respiratoires ou neurologiques peuvent être contagieuses. Cela incite à prendre l'avis d'un vétérinaire avant de se lancer dans la grande, la belle, la merveilleuse aventure de la relation avec un animal de compagnie. Quel qu'il soit.

Quelles espèces sont recommandables pour être des animaux de compagnie ?

Beaucoup d'espèces, voire de races*, sont difficiles à maintenir par des particuliers dans des conditions satisfaisantes, compatibles avec leurs besoins biologiques, telles que la réglementation l'exige⁴. Certaines ont des impératifs alimentaires spécifiques, des exigences particulières de température ou de lumière, des besoins de contacts réguliers avec des congénères alors qu'on s'obstine à les héberger seules.

Le chien domestique en est un bon exemple. Bien que pouvant s'adapter à de nombreux modes de vie, l'espèce *Canis familiaris* est fondamentalement sociale. Ainsi, biologiquement, tout chien a besoin d'interagir avec d'autres chiens, le plus souvent possible, ce qui est loin d'être toujours le cas.

Des membres d'une association vétérinaire anglaise, la British Veterinary Zoological Association, ont répondu à un questionnaire demandant leur avis sur la capacité de certaines espèces à être détenues comme animaux de compagnie. Une liste de quatorze espèces a été proposée. Les participants devaient noter de 1 à 7 la possibilité de les élever en maison ou en appartement en utilisant l'échelle suivante : de 1, pratiquement impossible, à 7, très facile. Les répondants étaient des vétérinaires diplômés ou étudiants et des assistants vétérinaires.

Les résultats montrent que le chien, avec une note médiane de 6, est considéré comme la référence des animaux de compagnie, suivi, sans surprise, par le chat. Poule, cobaye, hamster, cochon d'Inde ont été jugés « acceptables » comme animaux de compagnie. En revanche, même le serpent des blés et le python royal, qui sont des animaux relativement faciles à maintenir en captivité, ont été jugés inadaptés à une vie en famille, tout comme le caméléon ou le perroquet gris du Gabon, pourtant si populaires. Les scores les plus faibles ont été attribués au marmouset, petit primate d'Amérique du Sud, espèce quoi qu'il en soit protégée par l'annexe II de la Convention de Washington, ce qui signifie que son commerce, son transport et sa détention sont strictement réglementés.

En France, les particuliers autorisés à héberger des animaux sauvages doivent être détenteurs d'un certificat de capacité⁵. Ce certificat, obtenu de manière provisoire (certificat probatoire) avant d'être définitif, atteste que les détenteurs présentent les capacités matérielles et les connaissances nécessaires pour offrir à leurs animaux des conditions satisfaisantes d'hébergement. Les engagements ne sont pas uniquement déclaratifs. L'aptitude des

éleveurs est évaluée par un entretien réalisé par un collègue d'experts. Contrairement aux animaux domestiques détenus par des particuliers, où seules les dénonciations de maltraitance peuvent conduire à des contrôles, les services vétérinaires (DDCSP) contrôlent le bien-être des animaux de compagnie d'espèces non domestiques détenues et le respect des obligations réglementaires⁶. L'Office français de la biodiversité (OFB) vérifie également le respect des obligations réglementaires.

La compagnie des animaux n'est donc pas totalement dénuée de dangers physiques potentiellement graves, qu'ils soient d'ordre infectieux ou traumatique. Être mordu, griffé ou simplement bousculé par un animal peut laisser des séquelles corporelles, voire psychologiques. Récemment, une amie m'a envoyé un SMS désespéré: « Nous avons deux nouveaux chatons qui font systématiquement pipi sur le canapé, sur nos chaussures, sur mes habits. JE N'EN PEUX PLUS!!!! Est-ce que ce serait dans tes cordes? Ma vie est devenue UN ENFER. Je ne dors plus, je n'arrive plus à travailler, je passe mon temps à faire des machines et à tout nettoyer, je deviens hystérique et folle, toute la famille craque! Mon mari veut me quitter, ce ne sont pas des mots en l'air. » Point situation: nous avons là une force de destruction massive d'équilibre familial, concentrée dans deux fois 900 g de chatons.

Une amie de ma fille a été défigurée par les griffades d'un chat alors qu'elle avait 4 ans. Elle en garde une peur incontrôlable de tous les animaux. Ces exemples nous montrent que les animaux ne sont pas tous, pas toujours, pas tout le temps, de bonne compagnie. Pas plus que les humains, finalement.

Ne pas toujours crier au loup

En septembre 2017, une touriste britannique de 64 ans voyageant dans le nord de la Grèce s'est prétendument fait attaquer par des loups, et en est décédée. L'affaire a fait grand bruit, relayée par des médias du monde entier. Elle a une fois de plus soulevé les risques liés à la réintroduction de grands carnivores qui, grâce aux efforts de conservation, ont pu se reproduire et coloniser de nouveaux espaces. L'incrimination des loups lors d'attaques de troupeaux est systématique, d'autant que dans ce cas les éleveurs peuvent être dédommagés.

Mettant en doute l'hypothèse de l'attaque par les loups, une équipe de chercheurs a mené une étude consistant à documenter les critères pouvant pousser un loup ou un chien à attaquer un humain. Ils ont également posé des caméras dans la zone où cette randonneuse a été tuée, de manière à évaluer le chevauchement des activités des chiens de compagnie, des humains et des loups⁷. Ils en ont conclu que la mort avait été causée par l'agression d'un chien dont le propriétaire vivait à proximité.

Les preuves qui ont permis d'arriver à cette conclusion sont : un chevauchement élevé de l'activité chiens-humains sur le site de l'agression, qui a culminé au moment de l'attaque, par opposition à un chevauchement quasi nul en même temps des activités entre les loups et les humains ; la présence d'une grande meute de chiens non surveillés ; la proportion élevée de chiens mâles dans la meute ; l'agression antérieure documentée de ces mêmes chiens envers des humains. Il a pu y avoir une consommation posthume du cadavre par ces chiens et/ou par des charognards sauvages, y compris des loups, ce qui a pu induire en erreur les experts médico-légaux. Cet exemple montre aussi que les chiens, malgré leur domestication*, n'ont aucunement perdu leur comportement prédateur.

Une compagnie à périmètre variable

Il n'est nul besoin d'enfermer un animal pour qu'il tienne compagnie. « Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal », écrivait Gustave Flaubert dans ses *Correspondances* (1867). Fi des définitions réglementaires, la mésange qui chaque matin vient picorer les restes de pain sur ma table, l'écureuil dans l'arbre voisin, le hérisson noctambule, le crapaud accoucheur, le gecko qui déambule sur la vitre de ma véranda sont aussi, par leur présence attendue et régulière, mes animaux de compagnie. Preuve en est que s'ils ne viennent pas un jour, un soir, le manque est immédiat. J'en suis inquiète, perturbée, j'en fais part à mes proches. Nous cherchons. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Va-t-il revenir ? La peur qu'il ne revienne plus m'obsède, je l'attends absolument.

Il y a quelques années, la ville de Lyon m'a chargée de former ses policiers municipaux pour leur apprendre à se comporter de manière

appropriée lorsqu'ils sont confrontés à des chiens. En début de formation, je leur ai demandé s'il leur arrivait, lorsqu'ils patrouillaient en ville, de *ne pas avoir* d'animaux dans leur champ visuel. Un chien, un chat, un oiseau, un insecte, un rat, qu'importe. Un animal visible, sensible lui-même à la présence de l'individu qui le regarde, qui se comporte en interaction avec lui, cherchant à l'éviter ou à entrer en contact. Des animaux rarement indifférents à la présence humaine. Après réflexion, les agents convenaient que cela n'arrivait jamais. En ville, comme à la campagne, il y a toujours une présence animale, où que l'on soit. Le deuxième jour de formation, après avoir éprouvé de manière *consciente* une telle expérience d'observation de leur environnement, certains me dirent à quel point cela avait changé leur vision de la rue, devenue soudain plus intéressante, moins hostile – ou plus hostile pour ceux qui avaient peur des animaux, mais ils étaient peu nombreux, et en l'occurrence de moins en moins nombreux au fil de la formation. C'est comme si des éléments familiers invisibles leur apparaissaient désormais saillants.

Ainsi, bon nombre d'espèces animales nous tiennent compagnie à notre insu. Depuis des millénaires, elles évoluent en interaction permanente avec les humains. Dans les multiples environnements que nous traversons quotidiennement, il ne tient qu'à nous d'y être sensibles, d'être conscients de cette spectaculaire diversité animale.

Des membres à part entière des familles humaines

Toutes les enquêtes récentes montrent que plus de 65 % des personnes interrogées considèrent les animaux de compagnie (sous-entendu principalement les chiens et les chats) comme des membres à part entière de leur famille. Mais les scientifiques ont longtemps résisté à l'idée que les sociétés humaines puissent être *aussi* constituées par les animaux qui les fréquentent, et que les sociétés animales puissent s'être *aussi* construites en interaction avec les humains. Certes, nous sommes aujourd'hui convaincus de l'impact de l'humain sur le mode de vie des animaux et de l'importance des relations humain-animal dans notre coévolution. Mais cette prise de

conscience est relativement récente. Car, en se spécialisant, les disciplines et les sujets d'étude se sont cloisonnés, omettant de prendre en compte la dimension holistique de tout milieu de vie. Jean-Denis Vigne, chercheur au Muséum national d'histoire naturelle, écrit que «le processus de domestication des mammifères de l'Ancien Monde ne se résume pas à une appropriation dominatrice des humains : l'avancée des connaissances archéozoologiques auxquelles j'ai contribué en Méditerranée nord-occidentale, en Asie du Sud-Ouest et en Chine, suggère que ces domestications résultent toutes d'une interaction écologique inscrite de longue date dans l'histoire bilatérale de chacune des espèces concernées avec les humains, et dans l'anthropo-écosystème. Dans plusieurs cas, cette relation bilatérale s'est accompagnée de l'apparition de nouveaux comportements permettant la communication vocale ou posturale entre les protagonistes, et suggérant que le concept de société hybride est susceptible de contribuer à mieux appréhender la complexité bio-sociale de la domestication»⁸. Comme fort bien résumé sur le site du MNHN, «la frontière entre le domestique et le sauvage n'est pas franche, et ces états peuvent évoluer au sein d'une même espèce, dans l'espace et dans le temps». Et je me demande en recopiant ces mots si la vision fragmentée et juxtaposée des espèces vivant sur un même espace, telle qu'elle a longtemps été enseignée, n'est pas en partie responsable du peu de scrupules que nous avons eu à détruire les espèces animales qui nous entourent. En tant qu'humains, nous les aurions sans doute moins détruites si nous les avions, dès le départ, considérées comme faisant partie intégrante de notre propre société, indispensables à son fonctionnement.

Les animaux sauvages ne sont pas les seuls à avoir fait les frais de cette situation dogmatique. Le chien domestique *Canis familiaris* a longtemps été considéré comme un «animal dénaturé», puisqu'il vivait sous la totale dépendance de ses maîtres. (Sur le débat idéologique concernant cette appellation de «maître», voir au chapitre 3 l'encadré «Dominance n'est pas domination». Dans ce livre, j'utiliserai indifféremment, sans parti pris, les termes «maître», «détenteur», «humain», «propriétaire», pour parler de la personne qui possède un animal de compagnie.)

En effet, les éthologues pensaient, et j'ai moi-même entendu cette assertion venant de plusieurs d'entre eux pendant mes études (il y a certes quelques années...), qu'ils étaient impropres à toute observation fiable. Conséquence de ce préjugé : dans les écoles vétérinaires, nous n'avions aucun cours sur le comportement des chiens et des chats, les études en éthologie* des animaux domestiques n'existant pas. C'était une aberration, puisque les premiers signes de maladie ou de douleur* sont en général des modifications comportementales (voir aussi chapitre 5, encadré « Une médecine comportementale qui soigne... »). Cette lacune d'enseignement est aujourd'hui comblée.

Allant à l'encontre des idées reçues, les chercheurs Brian Hare et Michaël Tomasello ont démontré en 1999⁹ que c'était justement la relation très particulière du chien avec l'humain qui en faisait un sujet d'intérêt scientifique majeur. Leur hypothèse était que les chiens ont évolué et se sont spécialisés depuis des milliers d'années pour s'adapter et survivre dans un environnement anthropisé. Pour que le chien domestique *Canis familiaris* devienne une espèce animale digne d'être étudiée, il suffisait donc de changer la façon de le considérer, de lui donner une valeur écologique au cœur du milieu de vie d'*Homo sapiens*, pour chercher à comprendre la contribution respective de ces deux espèces dans leur long partenariat évolutif.

Ce changement de paradigme a révolutionné la façon d'étudier les comportements des animaux de compagnie. Ces études ont depuis été amplement reprises et complétées par des universitaires du monde entier, notamment par l'équipe hongroise d'Adam Miklosi, qui a fondé le « Family Dog Project »¹⁰. Elles révèlent des informations sur ce que nous, humains, sommes devenus en tant qu'espèce en interaction constante depuis des millénaires avec nos animaux de compagnie.

Dans un billet d'humeur de notre presse professionnelle, *L'Essentiel*, un de mes confrères dont j'ai oublié le nom – qu'il me pardonne et se fasse connaître s'il lit ces lignes – racontait qu'il avait eu, enfant, à dissenter sur le sujet suivant : « Le feu brûle dans votre maison. Qui sauvez-vous ? Votre chat ou un tableau de Rembrandt ? » Il n'avait alors chez lui ni chat ni tableau de maître, mais sa réponse – qui sans doute laissait présager sa vocation future – fut que, sans

hésiter, il sauverait son chat. Un chat qui n'aurait eu de valeur que pour lui, alors que des milliers de personnes feraient n'importe quoi pour posséder un Rembrandt dont la vente permettrait, à elle seule, d'acheter des milliards de chats. Mais ils ne seraient jamais ce chat-là, SON chat.

La preuve par les arts

« Quelle différence entre un chat et un chef-d'œuvre pictural ? », se demande mon confrère. Il pense alors aux premières peintures de nos cousins néandertaliens. En inventant le dessin, qu'on nomma bien plus tard « art pariétal », ils avaient le choix de tout représenter, des arbres ou des fruits, des cailloux, des paysages ou leurs habitations troglodytiques. Ils ont choisi de figurer des animaux. Et mon confrère de conclure qu'un chat ramassé dans le caniveau vaut bien plus qu'une toile de maître, tout simplement parce qu'il est vivant, et qu'il apporte de la vie autour de lui. Mortel, certes, alors que les chefs-d'œuvre traversent les siècles. Mais est-ce pour cette raison que les animaux ont toujours été des sujets de choix des artistes, peintres, sculpteurs ou écrivains, pour justement les rendre immortels ? Ou les artistes avaient-ils compris avant les scientifiques l'importance du lien humain-animal ? Vaste débat.

Des animaux « alter ego » littéraires

Dans la liste des livres que j'emporterais sur une île déserte, il y a le recueil des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, pour le poème « L'Albatros » : « Exilé sur le sol au milieu des huées, ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » Ces vers sont comme une ritournelle qui tourne en boucle dans ma tête chaque fois que je pense à des enfants surdoués, au QI hors normes, et qui pourtant sont parfois incapables de s'envoler seuls dans la vie sociale, paralysés par leur trop grande intelligence, cloués sur place comme l'est le géant des mers. Alors, à ces enfants que je croise à l'occasion de consultations de leur animal, qui curieusement présentent souvent des caractéristiques assez analogues aux leurs (par exemple des difficultés pour communiquer avec leurs congénères), je leur parle du *Vilain Petit Canard* (Hans Christian Andersen, 1842).

Il ne ressemble pas à ses frères et sœurs, ni aux autres petits canards. Il est noir quand les autres canetons sont jaunes. Bousculé par les uns, moqué par les autres, il est la risée de tous et ne peut s'intégrer dans les groupes. Jusqu'au jour où, la période juvénile prenant fin, il se métamorphose en un magnifique cygne, le plus beau et majestueux de tous les oiseaux. La métaphore est simpliste, mais elle permet de mieux faire comprendre à tous les membres de la famille pourquoi leur animal ne se comporte pas comme les autres, comment faire pour que les relations soient apaisées. Accepter l'animal tel qu'il est, même dans ses excès, pour ce qu'il apporte de positif à la famille, l'aider à mieux communiquer. Parfois je vois une lueur de reconnaissance dans l'œil de l'enfant, et ça nous rassemble dans une connivence bienveillante, l'animal, l'enfant et moi.

Je n'appréciais pas particulièrement les représentations artistiques d'animaux, jusqu'au jour où, ne sachant plus comment canaliser mon fils Tom, 6 ans, au Rijksmuseum Amsterdam, j'eus l'idée de lui demander de chercher les animaux dans chacun des tableaux exposés. Un point par animal, au bout de 10 points il gagnait un bonbon, au bout de 30 bonbons, il obtiendrait le jeu Playmobil qu'il avait repéré à la boutique du musée. En peu de temps, ce n'est pas un, mais trois jeux qu'il gagna. Des animaux, il y en avait partout, des petits et des gros, en détail ou comme sujet même du tableau, et pas seulement dans les œuvres de Jérôme Bosch. Pour ma part, je fus prise à mon propre jeu, car c'est ainsi que commença ma bibliothèque de photos d'animaux peints. Reste, quand on les regarde, à retrouver à quel tableau ils appartiennent. Il y en a tellement.

Dans le tableau *Les Ménines* de Vélasquez (1656), l'infante Marguerite d'Espagne est entourée de plusieurs personnages de la cour : des demoiselles d'honneur, une personne naine et, au premier plan, un énorme chien qu'un enfant touche avec le pied. La cour s'agite autour de l'infante, mais le chien semble dormir malgré l'enfant qui le dérange. On dirait même qu'il plisse les yeux en se forçant à dormir. À moins qu'il ne se sente dérangé, car les clignements d'yeux pourraient révéler son agacement. L'œuvre est complexe, avec une construction en abyme qui met en scène Vélasquez lui-même en train de peindre une œuvre qui nous est cachée mais dont les